

Dominique Ziegler, les racines du siècle

LIONEL CHIUCH

«Il faut faire les choses, quitte à manger chaque jour des spaghettis.»

De biais, il lance un regard inquiet à travers la baie vitrée, se ravise, puis finalement sourit. «Un instant, j'ai cru qu'on me piquait mon vélo.» Lequel, précisons-le, se trouve dans une tout autre direction.

Dominique Ziegler le confesse, il est un brin parano. Sa deuxième pièce, *Opération métastases*, en témoigne. Il y est question d'espions, de complot, d'une Amérique qui n'est pas la plus fervente adepte des valeurs qu'elle prétend promouvoir. A 34 ans, l'enfant qui brillait par ses notes de français est devenu un citoyen engagé et un auteur qui a des choses à dire. Notamment sur les méfaits du cynisme en matière de politique. «J'ai beaucoup voyagé, explique-t-il. En Amérique latine, Chili, Bolivie, Nicaragua: j'ai rencontré des gens qui ont vécu directement les conséquences des manœuvres de la CIA.»

Ces nombreux périples, entrepris dès l'âge de 5 ans, il les doit à son père. Les activités de ce dernier lui ont permis de côtoyer l'histoire en train de se faire, d'en toucher parfois les racines. Il parle volontiers – «Tant que vous ne le mettez pas dans le titre!» – de ce Jean Ziegler qui se montrait très protecteur en Suisse mais, paradoxalement, laissait sa progéniture gambader sur les pistes africaines et dans les villages sud-américains. «Lui, il allait à ses congrès», commente-t-il avant d'ajouter, bon fils: «Au-delà de l'aspect politique que les gens connaissent de mon père, il y a aussi un aspect de recherche ethnologique, sociologique...»

Au papa donc les ronds de jambe officiels, au fiston la foulée libre aux côtés de l'autochtone. Dans les cases, on se montre

parfois plus volubiles que sous les ors des palais présidentiels. «Après, on échangeait nos infos», explique Dominique Ziegler. Les prises de bec, ce sera pour plus tard, lorsque l'adolescence viendra perturber la belle entente cordiale. «Je me souviens d'un voyage en Algérie où nous nous sommes engagulés, poursuit l'auteur de *Métastases*. Dans la rue, je voyais des choses qui lui échappaient quand il discutait avec les gens du pouvoir. Mais il tenait compte de ce que je lui racontais.»

De cette période, Dominique Ziegler conservera le goût du voyage et de l'échange, puisqu'on «est beaucoup plus à l'écoute de l'autre» ailleurs. Ailleurs, ce sera souvent l'Afrique de l'Ouest, ce lieu du pire et du meilleur. Et même s'il ne la parcourt plus sous les tentes des guerriers sahraouis, comme naguère avec Jean, il en voit suffisamment pour nourrir la trame de sa première pièce de théâtre, *N'Dongo revient*. Une satire qui frappe juste et lui vaut un solide succès critique et public.

Le spectacle, monté à Genève «avec trois bouts de ficelle», s'envole rapidement pour Paris à la demande d'un homme politique qui en a lu un compte rendu flatteur dans *Courrier International*. Comme le décor ne peut pas voyager – «le type qui nous prêtait les meubles ne voulait pas qu'on les embarque en France» –, la petite équipe «emprunte» deux fauteuils chez Ikea et fonce vers la capitale. L'objectif: renvoyer dos à dos les socialistes et les chiraquiens, unis dans l'édification désastreuse d'une politique africaine commune.

Las, Jospin se fait tacler – nous sommes au premier tour des présidentielles – et le FN monopolise tous les regards. Qu'importe, *N'Dongo* fait tout de même un carton et Dominique Ziegler, n'en

déplaise à sa parano, devient un auteur «à surveiller». Qui dit succès ne dit pas forcément fortune et c'est à nouveau avec presque pas un rond en poche qu'il monte son second spectacle. «Il faut faire les choses, quitte à manger des spaghettis», constate, philosophe, cet ancien comédien qui ne regrette pas d'être passé de l'autre côté de la barrière. «Je suis vachement apaisé, lâche-t-il. Quand je jouais, il y avait des luttes d'ego. Là, avec ce qui se passe, je suis plus détendu avec les acteurs, avec les gens de théâtre.»

En écrivant des pièces qu'il avait «envie de voir», en refusant le diktat de la déconstruction et en pariant sur un théâtre plus classique, Dominique Ziegler se doute bien qu'il va à l'encontre de la mode. Autant dire qu'il s'en moque. Ecrire, pour lui, reste le lieu d'un engagement qui puise ses sources dans le souci de comprendre cette époque et dans l'indignation.

Il est donc logique qu'il trempe prochainement sa plume dans un terreau helvétique forcément fertile. «Il y a beaucoup de choses qui m'inspirent, ici», constate-t-il. A commencer par l'aventure des squats, dont il fut l'un des acteurs. Une expérience qui pourrait fournir la substance d'une prochaine pièce. «L'intéressant, dans ce milieu, c'est l'envie de fonder une autre société. Mais là où le bât blesse, c'est qu'à force d'être défiants on est devenu très intolérants, on s'est refermés sur nous-mêmes et on a reproduit les mêmes schémas que l'UDC...», dit-il, en précisant toutefois qu'«il y a eu des moments magnifiques».

Dominique Ziegler ressemble finalement assez à ses goûts: le hard rock pour l'énergie et Neil Young pour la nostalgie. Avec, cela va sans dire, une certaine méfiance à l'égard des voleurs de bicyclettes. ■